

À pas perdus

Anne-Marie Régimbald

Volume 50, numéro 3 (281), septembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34695ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2008). À pas perdus. *Liberté*, 50(3), 72–80.

À pas perdus

Anne-Marie Régimbald

**Où il sera question de cinéma muet, de reptiles
et de *La femme changée en renard***

Nous partons de la douleur puis nous sommes rejoints par le langage, et dès lors nous réinscrivons partout notre enfance, une enfance in-finie, dans laquelle les choses se disent, passent de l'être à la pensée, sans que nous sachions d'où elles viennent, elles qui se disent d'elles-mêmes. Lorsque les choses se disent d'elles-mêmes, l'enfance est là, qui provient du silence et de la mémoire.

ALDO GARGANI

L'autre jour d'hiver, on présentait à la télé un documentaire sur le cinéma de Charlie Chaplin. On pouvait y voir une guirlande se transformer en spaghetti et être mangée par un Charlot dont on retrouvait alors, avec bonheur, les habituels yeux en soucoupes au-dessus de la moustache circonflexe en perpétuel mouvement; un tas de chaises de bistrot qui, mises ensemble sur le dos d'un Charlot de plus en plus chancelant, le métamorphosaient en hérisson; la fameuse semelle de botte du clochard dans l'assiette et les boudins de pâte à beignets débonnairement enroulés en série autour de son poignet. Toute cette série d'associations d'images qui parlent de l'ingéniosité de celui n'ayant pas les mots à sa disposition renvoie pourtant au cœur même du fonctionnement du langage. Les surprises que la langue nous fait quand on l'aime me rappellent donc les films de Chaplin, ou plutôt la manière qu'a Charlot lui-même de s'insérer dans la réalité, mais, si j'ai fait ce détour, c'est pour vous amener à la campagne, où on peut encore, par moments, se sentir près de Charlot. À moins que ce ne soit au cœur même de ce que le langage peut nous apprendre à propos de la réalité.

Un matin de juin, donc, par chez nous, à la campagne, je me balade seule sur les chemins de terre. Je conduis en amateur une

voiture qui a des pastilles roses sur les côtés et des taches de rouille aux encoignures des portes. Il a plu. La route est cabou-ronneuse, et la suspension ne répond plus depuis longtemps. P'tit train va loin. Et puis il fait soleil. Je n'ai rien à faire. Il n'y a pas une once de vent. La fenêtre est ouverte. Rien en vue. Vaches à gauche. Holstein qui broutent sans même s'arrêter un moment pour regarder le ciel. Je m'engage sur une longue droite ombragée. Progressivement, je vois apparaître un obstacle, pas assez important pour me barrer le chemin. Je range la voiture au bord. J'ouvre la porte. L'air sur mes jambes est frais. Je vois vite qu'il s'agit d'une couleuvre, immobile mais intacte. J'aime bien les couleuvres. Elles brillent au soleil et font crisser l'herbe en s'y faufilant sans même la froisser, comme guidées par leur petite langue piment-safran. Quand elles ne réussissent pas à filer à l'anglaise, elles laissent sur les doigts une odeur de musc qui vous fait regretter de les avoir touchées. Elles n'ont, dit-on, pas de sentiments, rien que le désir très froid de mordre la main qui les a saisies. Celle-là en est une grosse, presque aussi grosse qu'une autre que j'avais une fois débusquée, enroulée tout endormie dans la chaleur d'un vieux pneu chauffé par le soleil, près de la cabane bleue. Il ne faut pas s'en faire avec elles, on a toujours l'air de les déranger. Ça doit être une très vieille histoire, dont personne ne se souvient plus. Le chemin est à l'ombre, elle ne peut pas lézarder au soleil, voilà ce que je me dis en sortant de l'auto, et c'est à ce moment-là que je vois que le monstre de poche est de l'espèce la plus banale des couleuvres rayées, jaune et noire. Les pattes arrière d'une grosse grenouille dépassent de sa gueule immensément distendue.

C'est par la tête qu'elles attaquent leurs proies, ce qui, quand on y songe, apparaît comme la meilleure technique, car elle coupe court à toute réplique. Je m'approche, me penche. La couleuvre ne bronche pas. Elle a les yeux ouverts. Je n'en reviens pas des dimensions de sa gueule. On dirait une vache qui accouche. Je vais ramasser un bâton au bord du chemin, histoire de changer le cours de l'histoire. On a beau être des plus grands prédateurs de la planète, ça n'empêche pas d'avoir des élans de sympathie envers les vaincus. Un jour, j'ai vu à la télé — encore elle — une

bande de lions s'attaquer à un éléphanton : un des fauves se jeter, toutes griffes dehors, sur le dos du jeune éléphant, et les autres s'acharner à belles dents sur ses pattes jusqu'à ce qu'il s'écroule, et tout cela, les rugissements sourds, l'intensité du désir des lions, l'issue certaine, mais, disait le narrateur, retardée de plusieurs heures, était à la limite du tolérable. Peut-être cela tenait-il aussi à la sympathie naturelle que nous ressentons tous à l'égard des éléphants. Mais c'est une autre histoire, de laquelle je ne peux m'empêcher de vous dire que la Torontoise Barbara Gowdy y a consacré il y a moins d'une décennie son premier roman, étonnant et magnifique, *The White Bone*¹, où nous est racontée de l'intérieur l'histoire de Mud, une jeune éléphante africaine, orpheline et visionnaire, et de sa famille d'adoption. Gowdy a bien senti le potentiel romanesque que l'histoire d'une bande d'éléphants dans ce qu'il reste de la savane africaine peut avoir de porteur et de métaphorique. Son roman réussit ce tour de force : sans jamais tomber dans le ridicule, sans humaniser les bêtes, elle dote ses éléphants d'une parole, d'un caractère, d'une sensibilité. Elle nous fait entrer, presque à reculons, dans un monde dont l'âme, au départ, nous est étrangère. Ses éléphants ont tous un nom, elle établit entre eux des rapports qui ont très peu à voir avec ceux que nous, humains, entretenons entre nous. Et pourtant...

Pour en revenir à nos couleuvres, toujours est-il que Chaplin l'avait bien compris, le plus sympa est le plus faible. L'idée de prendre la couleuvre dans mes mains pour la secouer de toutes mes forces, jusqu'à ce qu'elle lâche la grenouille, me dégoûte. Du bout de mon bâton, je la houspille. Rien à faire. Elle refuse de desserrer les lèvres. Alors je décide de pousser les siamoises, du bout du pied, jusqu'au fossé. Je sens un instant passer la chair molle de son corps sur mon gros orteil, tandis qu'elles roulent et que la couleuvre finit par lâcher le morceau. La grenouille est sortie du four comme un lapin d'un chapeau, et comme par magie est retombée sur ses pattes, entière. Elle ne se secoue même pas, elle n'a ni l'air d'avoir étouffé, ni celui de souffrir. Elle reste immobile,

1. Pour les intéressés, le livre a été traduit en français par Isabelle Reinhard, sous le titre de *Un lieu sûr*, et publié chez Actes Sud.

sans doute sonnée, et, si je ne chassais pas l'immonde, je crains qu'elle retomberait dans la gueule de l'autre avec la même indifférence. Je retourne dans ma voiture, enchantée.

Comme si, à l'homme, les plus grandes surprises ne pouvaient venir ni de ses semblables, ni du monde peuplé de mots qu'il habite, l'aventure étant muette. Mais j'ai encore une autre histoire de reptile à vous dire, qui illustre elle aussi que la nature, comme le cinéma de Chaplin, est une boîte à surprises. Cette histoire-ci se passe chez nous, à la maison. C'est le mois d'août, il fait une chaleur à cigales. Mes filles et moi faisons le tour du jardin, à la recherche de rien du tout sinon d'une sortie à l'ennui des longs après-midi. Celle que nous trouvons est des plus inattendues. Il y a, autour de la maison, quatre soupiraux. Périodiquement, nous en faisons le tour pour voir si des crapauds ne s'y sont pas installés. Ces augustes bêtes préfèrent occuper les soupiraux qui se trouvent à l'avant de la maison, sans doute parce qu'ils sont abrités par une triple barrière de phlox, de roses trémières et enfin de hautes fougères. Il doit y avoir là assez d'insectes, d'ombre et d'intimité pour qu'ils s'y sentent à l'aise.

Curieusement, je dois dire que ce côté de la maison est chauffé l'après-midi par un soleil plutôt insistant, mais, quand on y réfléchit, les crapauds sont des reptiles qui, comme tous les autres, ont tout au moins besoin de la chaleur du soleil pour se réchauffer le sang. Il n'empêche que pendant trois ans j'ai retrouvé un de ces renfrognés, toujours à la même place, bien au frais. Il reposait dans la caillasse, derrière les pots à fleurs vides, sous le bas du mur un peu rogné de notre vieux garage. Chaque fois que j'avais à empoter une plante, je le retrouvais, et chaque fois ma main reculait un peu. Ma présence ne le faisait même pas tressaouter. Il faisait juste un de ces pivots dont les crapauds ont le secret, car il y a longtemps que les crapauds ne sautent plus. Est-ce de faire du sur-place depuis tant de générations qu'il leur est congénitalement poussé des verrues? Parce qu'ils n'ont pas de cou, comme beaucoup de lutteurs de sumo, ils ont l'air d'avoir caché leurs sous quelque part par là, dans le col.

Comme l'hiver fait tout disparaître, par magie pas du tout blanche, maître crapaud s'évaporait avant de reprendre sa place

au printemps suivant. J'aime imaginer que sa mollesse était un attribut lui permettant d'aller se mêler à la vase épaisse qui tapisse le fond de la Yamaska. Au printemps, il renaissait de la boue et, comme il se doit, revenait faire la sentinelle dans ce qu'il considérait comme *son* domaine.

Avec mes filles donc, cet après-midi d'août, nous nous fauflions le long de la maison et, ce jour-là, nous crions toutes les trois de joie : il y a là, c'est une première, au moins six ou sept crapauds, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, bien écrasés sur leur lit de gravier. On dirait les juges d'une cour suprêmement au chômage. Ils sont immobiles, comme volontairement disposés artistiquement les uns par rapport aux autres, yeux grands ouverts. Nous avons l'air d'interrompre une conversation de la plus haute importance. Leur triple menton remue et trahit qu'ils sont bien vivants. La chose la plus frappante est décidément la différence de taille, du plus grand au plus petit. Mes filles s'impatientent. « Prends-en un, maman. » Contrairement aux couleurs, qui n'ont rien d'humain, les crapauds ont quelque chose de diabolique. L'aînée, dont les mains ont un jour été aspergées par un crapaud incommodé, refuse de le prendre, si petit soit-il, et je dois dire à la cadette de desserrer un peu sa prise. Elles veulent déjà le mettre dans une chaudière, avec de l'eau, de l'herbe, des branches et du sel, mais je préfère retourner messire crapaud à son ouvrage de bête.

Je le reprends donc, l'observe un peu, puis décide de le reposer dans le caniveau, à côté des autres. Est-ce la position dans laquelle je le place ? Ai-je éveillé la Bête ? Aussitôt le gros crapaud, qui était au fond du caniveau, fait un bond paresseux et, ne faisant ni une ni deux, gobe le petit, sans autre forme de procès. On se croirait dans une version cannibale des fables de La Fontaine. Ça amuse les petites filles, les pattes palmées et molles qui dépassent de la gueule, refermée sur son semblable comme la porte d'un four. Le crapaud est donc un loup pour le crapaud, chose que j'ignorais. Si je l'avais su, j'aurais relâché notre ami dans un coin plus accueillant du jardin. Comme je me sens responsable de la situation, vainquant ma répugnance, je prends le très gros crapaud dans ma main. Je tire sur les pattes du petit, pour que

la gueule s'ouvre, je tire à les lui arracher, mais l'autre offre une résistance étonnante, tellement que, si je continuais, j'arracherais les pattes de la victime, ce qui, bien sûr, n'est pas le but du jeu. Cette scène, tandis que je la vis, est à la fois fascinante et dégoûtante comme un cauchemar. Mon cœur bat fort, et cette ordure de gros crapaud tient bon, comme si tout ça faisait, tout simplement, partie de l'ordre des choses.

Ne m'en veuillez pas de vous avouer, esprits cartésiens, que contrairement au crapaud je ne sais plus du tout où je voulais en venir avec mes histoires d'animaux à sang froid. Peut-être ne vous les ai-je racontées que pour vous emmener avec moi en promenade, car ainsi en va-t-il de tout promeneur : libre à lui de s'arrêter au bord du chemin pour contempler les lignes électriques et les hirondelles qui y sont perchées, d'effeuiller les pétales d'une idée fauchée au hasard. Il ne sait pas où ses pas le mèneront, au coin de la rue ou en Abyssinie, et à la fin on le voit toujours de dos, qui s'éloigne, de son pas mû par le ressort toujours tendu de l'innocence, avec soi-même pour seule compagnie, comme il se doit. Pour finir, délicatement je les ai posés tous deux, victime et bourreau, dans le soupirail, et suis retournée à mes affaires humaines.

Ce soir-là, quand je suis allée me promener, une fois les enfants endormies, j'ai dû y repenser, comme à l'habitude on songe à ce qui nous est arrivé une fois et qui ne se reproduira sans doute plus jamais. Quand je pars en promenade, je ne sais pas où je vais, mais de temps en temps des surprises m'attendent qui me donnent envie de reprendre la route. Un jour d'automne, au moment exact où je me trouvais au bon endroit, une perdrix ivre de raisin est venue fracasser la vitrine d'un salon. J'ai d'abord entendu le grand remuement que les perdrix sont les seules à faire en volant. Une seconde et elle passait près de ma tête en caracolant, droit vers la maison. J'ai entendu le cri d'une femme : c'était le cri horrifié de quelqu'un qui ne s'était jamais préparé à ce que ce genre d'événement se produise dans sa vie. Sans doute était-elle prête pour un autre genre de surprises, mais n'avait-elle pas l'imagination de ce genre d'accident, que les assurances appellent « acts of God » et ne couvrent pas. Elle a crié, je m'en

souviens parfaitement, a repris son souffle et a crié encore, un cri prolongé celui-là, de terreur et d'horreur mêlées après le cri de surprise qui avait précédé, et son cri me parvenait à travers le trou qu'avait fait le corps de la perdrix en traversant la vitrine qui se trouvait dans le salon. Tout en continuant de marcher, j'ai vu, en m'efforçant de ne pas tricher, de ne pas ralentir le pas, le trou irrégulier qu'avait laissé dans la vitre le corps de la perdrix. J'ai imaginé les derniers spasmes du corps fauve, peut-être même pas ensanglanté, sur le plancher.

À peine quelques jours plus tard, alors que j'étais à la cuisine, j'ai entendu dans la fenêtre, derrière ma tête, un grand bruit. Je suis sortie. J'ai vu, sur le petit balcon de fer, une perdrix qui frémissait encore. La fenêtre n'avait pas cédé. Avais-je l'autre jour fait grandir trop clairement mon désir inassouvi de voir de près la perdrix ivre morte? Les deux événements se répondaient d'une manière si nette, ils me répétaient avec insistance le même refrain et formaient ensemble le genre de chansonnette bien balancée qui vous colle à la mémoire. J'ai pris dans ma main la sœur de l'autre. Elle s'était rompu le cou et était morte. Je n'en avais jamais vu de si près. Son plumage était plus fou que n'importe quelle étoffe : roux, ocellé, moucheté, rayé, brun, cyan, crème, vanille, ail écrasé, ardoise grise, charbon chatoyant, un vrai casse-tête. Elle était soyeuse et chaude. Mes doigts s'enfonçaient et disparaissaient dans cette folie. Le voisin brûlait des feuilles. Je l'ai lancée dans le feu, et sa trop petite tête balançait mollement avant d'atterrir dans les flammes. Ces moments superposés ont immédiatement formé un tout précieux, empli d'un enseignement qui m'était spécialement adressé et que je ne peux pas définir, exactement comme peuvent le faire certains livres.

Je pense ici en particulier à un livre d'un autre siècle, *La femme changée en renard*², et peut-être ces lectures anachroniques éclairent-elles étrangement l'époque que nous vivons. Si j'avais à qualifier le roman de David Garnett, publié pour la première fois en 1922, j'aurais d'abord à parler de candeur, où

2. Le roman a été traduit de l'anglais en 1924 par Jane-Simone Bussy et André Maurois. Il est publié chez Grasset, dans la collection « Les Cahiers Rouges ».

je ne peux m'empêcher d'entendre *candi*, comme le sucre. Je me contenterai d'abord d'en recopier la première phrase, qui me semble fort à propos : « Les faits merveilleux et surnaturels ne sont pas aussi rares qu'on le croit; il faudrait plutôt dire qu'ils se produisent sans ordre. » Cela me semble tout à fait contraire à ce qu'on tente de nous inculquer à l'école, mais dans un certain sens semble être confirmé aussi bien par les cours de la Bourse que par le taux de fécondité des poux de tête.

Voilà une histoire qu'on ne portera jamais au petit ni au grand écran. Tout son charme tient dans l'invisible. On ne croirait pas, si on le voyait, qu'une femme puisse, au cours d'une promenade en forêt et de surcroît sous les yeux de son époux, se changer, paf, d'un seul coup, en renard. « À l'endroit où sa femme avait été un instant plus tôt, il vit un petit renard d'un rouge très vif. Ce petit animal le regarda d'un air suppliant, avança vers lui d'un pas et Mr. Tebrick comprit tout de suite que sa femme le regardait avec les yeux de cette bête. » Le livre raconte ensuite, avec une économie qui rend tout à fait acceptable le caractère merveilleux de l'histoire, les tentatives désespérées du mari pour convaincre sa renarde de femme de conserver un reste d'humanité. On se doutera que, bien qu'elle continue au début de jouer aux cartes, elle ne s'habille plus et dégage une forte odeur de bête, n'a plus de manières à table et prend davantage de plaisir à pourchasser les canards qu'à prendre le thé avec celui qui persiste à vouloir être son mari. Oubliant à la fin toute réserve, elle s'enfuit même et fait des petits avec un rival. Pour faire mentir l'adage, on ne croit ici que ce qu'on ne voit pas. Toutes les religions du monde le savent, mais je ne m'avancerai pas plus avant sur ce terrain glissant. Je me contenterai de continuer d'arpenter les chemins de l'imaginaire, qui ont fourni en toute innocence autant de matière à Virgile qu'à Kafka.

David Garnett savait que les meilleures blagues sont les plus courtes. Son récit, drôle et poignant à la fois, nous rappelle que nous sommes aussi des bêtes, il parle de la difficulté de rejoindre autrui dans sa différence, mais surtout, ses mots me sont précieux parce qu'ils font la preuve du seul vrai mystère sur terre, qui est celui du langage. Les musiciens doivent savoir de quoi

je parle. Et les peintres, les sculpteurs, tous ceux qui essaient de transmuier la matière dont nous sommes faits en souffle.

Chaque fois que je vois, ou plutôt que j'entrevois, flotter la queue d'un renard qui s'éloigne, car les renards ont un flair inouï pour sentir l'approche de l'homme, dont ils ne semblent pas apprécier l'odeur, à moins que ce ne soit autre chose, chaque fois que je vois un renard, j'ai une pensée pour Sylvia Fox, la renarde de Garnett. Je l'imagine très légère, de la légèreté qu'ont dans la réalité les renards, les écureuils, les oiseaux, d'une légèreté qui chaque fois nous étonne, et nous renvoie accablés à notre propre balourdise.

Un jour d'été solitaire, je devais avoir quinze ans, je descendais pour une centième fois le gros crique, le grand ruisseau creusé depuis des millénaires pour se rendre jusqu'au lac. Je marchais pieds nus, au fond du lit, sur les pierres froides. De temps à autre, je me penchais pour prendre un caillou dans ma main, que je jugeais plus étonnant que les autres. À un moment, je m'accroupis. Je me mis à les retourner tous, machinalement, et à observer les marques qu'ils laissaient dans le sable granuleux. Je retournai un vulgaire éclat de roche, plat et noir, mais dont la surface intérieure était à peine concave. En dessous, dans le sable grossier, était tapie une salamandre d'un beau rouge de sang séché, qui avait l'air de dormir. Je n'en ai jamais revu depuis.